

fet charmant.

—Si j'étais peintre, dit-il tout haut, je prendrais un croquis.

Devant lui, à quelque distance, de grands marronniers forment une voute sombre, il rend la main à son cheval et s'engage sous cette voute où règne une délicieuse fraîcheur.

Au bout de cette avenue, Georges vit se dresser devant lui les bâtiments de la ferme de Siméon Anquetil.

Celui-là était à son aise, et si Jules Beaussard avait voulu, il aurait acheté les terres qu'il exploitait depuis si longtemps, mais les Beaussard ne voulaient pas vendre; c'était du bien de famille, ils y tenaient.

Devant la porte, assis dans un grand fauteuil de paille, Siméon Anquetil regardait d'un air indifférent l'étranger qui descendait de cheval.

Dans la cour, les poules picoraien, le chien aboyait, et les garçons de ferme détaient leur attelage.

Georges s'approcha du vieillard et exposa le but de sa visite.

—Monsieur Jules Beaussard nous fait toujours le plaisir de déjeuner à la ferme quand il vient, j'espère que vous nous ferez cet honneur, dit Siméon.

—Certes, répond Valréaz, dont l'estomac criait famine, j'accepte votre gracieuse invitation, votre bon air de Normandie m'a donné appétit.

—Moi, c'est cette savoureuse odeur de soupe qui m'ouvre l'estomac, fit Siméon, en tournant la tête du côté de la cuisine.

Il se leva péniblement, car il était très vieux et n'était plus que le maître honoraire de la ferme; c'étaient ses fils qui commandaient tous les travaux.

Un petit domestique avait pris le cheval de Valréaz et l'avait conduit à l'écurie.

Dans la cuisine, Simonne, la femme du fils aîné de Siméon, allait et venait, donnant à la servante des ordres clairs et précis, vite exécutés, car la jeune femme savait se faire obéir.

En l'honneur de l'étranger on mit une nappe et on se servit des assiettes fleuries.

Chacun vint prendre sa place, et Simonne apporta la lourde soupière remplie d'un

potage fumant que le Parisien mangea avec un appétit de laboureur, grâce à sa promenade matinale.

Chacun quitta la table et Siméon Anquetil lui-même avait tenu à montrer à Valréaz les terres les plus proches de la ferme.

—Voilà de beaux blés et de belles avoines, la récolte promet d'être abondante, disait le vieux fermier en contemplant ses champs d'un oeil satisfaisant, et il énumérait avec complaisance ce que pourrait produire de quintaux cette avoine et ce froment.

Georges de Valréaz ne contemplait la nature que par son côté artistique, les champs remplis de récoltes ne charmaient son regard que par la variété des tons, quant au grain qu'elles pouvaient produire, il s'en souciait peu, aussi était-ce distraitemment qu'il écoutait le paysan.

Depuis quelques minutes, il ne prêtait même plus aucune attention à ce que lui disait celui-ci, il regardait une femme qui s'avancait à pas lents dans l'étroit sentier qu'ils suivaient eux-mêmes et qui traversait les champs.

Malgré la pâleur et la maigreur de son visage, elle était encore belle, mais rien de vivant n'animait ses traits, ses yeux étaient fixes et sans éclat; elle était bizarrement vêtue d'une robe de toile noire et blanche, un morceau de rideau de mouseline couvrait sa tête comme un voile.

—Quelle est cette femme?... demanda le Parisien quand elle ne fut plus qu'à quelques pas d'eux.

—C'est Lory la folle, répondit le paysan, puis s'adressant à elle:

—Bonjour Lory, bonjour ma fille, tu vas à la ferme...

—Ah! fit Valréaz avec compassion, c'est une pauvre folle, mais comment se fait-il qu'on la laisse ainsi errer sur les routes, sa famille ne veille donc pas sur elle.

—Elle est inoffensive, elle n'a jamais fait de mal à personne, quant à sa famille, la pauvre fille n'avait que son père et il est mort.

—Où habite-t-elle?... qui la nourrit?...

—Ma bru n'oublie jamais de mettre de côté la part de Lory qui était une de ses